

**La symphonie tronquée**  
*Suite française* d'Irène Némirovsky. Denoël, 434 p.

Louise Nepveu

Numéro 203, juillet–août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, L. (2005). La symphonie tronquée / *Suite française* d'Irène Némirovsky. Denoël, 434 p. *Spirale*, (203), 50–51.

# LA SYMPHONIE TRONQUÉE

SUITE FRANÇAISE d'Irène Némirovsky

Denoël, 434 p.

**D**EPUIS plus de soixante ans, l'Occupation a nourri l'imaginaire et la pensée critique des écrivains : on ne compte plus le nombre de romans, d'essais, de mémoires consacrés à cette période sombre où l'humiliation et la peur étaient des denrées quotidiennes. Certains ont choisi d'exprimer clandestinement leurs réflexions sur le sort de la France dès la période 1940-1944 — on pense ici au *Silence de la mer* de Vercors ou au *Cahier noir* de François Mauriac —, mais l'immense majorité d'entre eux ont plutôt publié de longues années plus tard le récit de cette période tourmentée, comme s'il leur avait été nécessaire de laisser décanter leurs émotions.

Mais voici que surgit *Suite française* d'Irène Némirovsky, une œuvre magistrale, écrite à chaud et dans un sentiment d'urgence pendant les premières années de l'Occupation. On a l'impression que ce choix de la forme romanesque pour décrire les bassesses et l'horreur relève d'un besoin chez elle de prendre de la distance, de ne pas se laisser submerger par l'intolérable réalité. C'est que l'écrivaine est une Juive d'origine ukrainienne et ne se fait pas d'illusions sur les risques qu'elle court dans la France pétainiste.

Irène Némirovsky, qui avait vu le jour à Kiev en 1903, arrive à Paris en juillet 1919 au terme d'un difficile périple entamé pour fuir les bolcheviks. C'est là qu'elle rencontre son futur mari, Michel Epstein; de cette union naissent deux filles, Denise et Élisabeth. Irène ayant été arrêtée puis assassinée à Auschwitz à l'été 1942, c'est Denise, âgée de treize ans, qui transporte avec elle, d'un refuge précaire à un autre, la valise contenant le manuscrit que sa mère vient tout juste de rédiger. Avant de confier le texte à l'IMEC (Institut Mémoire de l'Édition contemporaine), Denise le dactylographie et prend conscience de sa qualité extraordinaire. L'éditeur Denoël le publie en septembre 2004, et l'ouvrage obtient le prix Renaudot à titre posthume la même année. Coïncidence : dans la foulée de *Suite française* sortait en librairie *Lucretia* où Pierre Assouline met en scène deux fillettes, les yeux rivés sur les listes des survivants et qui espèrent en vain le retour de leur maman dans ce palace devenu refuge — on aura reconnu Denise et Élisabeth.

Existe-t-il dans la littérature française portrait aussi décapant de l'exode de juin 1940 ? Les

petits tableaux juxtaposés par Irène Némirovsky sont empreints d'une causticité jamais défaillante et portent la marque d'un regard à la fois cynique et tendre sur la nature humaine. Les Allemands marchent sur Paris — qui tombera le 14 juin — et c'est tout un troupeau humain qui prend peur et déferle sur les chemins de la France chaude et ensoleillée de ce début d'été. L'indifférence, l'égoïsme, la peur, la lâcheté, l'avarice, le mensonge, la cruauté sont au rendez-vous et prennent un éclat particulier sous la lumière des événements. Les grands bourgeois pensent d'abord à sauver leur peau — et leur argenterie —, l'écrivain narcissique est obsédé par ses manuscrits, le banquier âpre et mesquin passe sa mauvaise humeur sur de loyaux employés, le prêtre n'arrive pas à surmonter sa répugnance pour les jeunes délinquants qu'il doit aider à quitter la ville et qui finiront par le tuer en chemin. L'univers de Némirovsky est peint à petites touches fines et met en place une constellation de planètes dont les destins vont s'entrecroiser, souvent de manière inattendue et tragique.

## Allegro

Composé de deux parties distinctes, « Tempête en juin » et « Dolce », le roman devait comporter trois autres parties selon le dessein de l'auteur publié en annexe : « Captivité », « Batailles », « La paix ». Les trente et une séquences de « Tempête en juin » s'ouvrent sur une alerte qui conduit les gens à descendre aux abris en pleine nuit pendant que « [d]es enfants naissaient dans des chambres chaudes où on avait calfeutré les fenêtres afin qu'aucune lumière ne filtrât au-dehors » et que « leurs pleurs faisaient oublier aux femmes le bruit des sirènes et la guerre ».

Si les habitants des quartiers populaires éprouvent le besoin de s'entasser coude à coude dans les stations de métro ou dans des abris « à l'odeur sale », les mieux nantis se contentent d'attendre la fin de l'alerte chez leur concierge, « les corps dressés comme des bêtes inquiètes dans les bois quand s'approche la nuit de la chasse ». La constante la plus saisissante qui se dégage des portraits des fuyards pendant l'exode réside dans l'écart abyssal entre les classes sociales : les bourgeois dégoûtés par les comportements jugés vulgaires de la plèbe, et les gens de condition modeste grinçants de sarcasmes et d'envie

devant cette faune privilégiée, préoccupée par la sauvegarde de ses biens. D'entrée de jeu, le portrait de la famille Péricand, brossé à traits acérés, nous montre la digne M<sup>me</sup> Péricand et ses enfants prenant les nouvelles à la radio, regroupés dans le salon du bel appartement du boulevard Delessert : « la femme de chambre, Madeleine, emportée par l'inquiétude, s'avança même jusqu'au seuil de la porte, et cette infraction aux usages apparut à M<sup>me</sup> Péricand comme un signe de mauvais augure. Ainsi, pendant un naufrage toutes les classes se retrouvent sur le pont. »

Paris se vide de ses habitants dans une précipitation angoissée. Irène Némirovsky nous fait entrer dans l'anxiété, la peur, l'excitation « *maladive et folle* » pour caser dans l'auto les innombrables bagages : victuailles, cage du chat ou de l'oiseau, matelas, femme et enfants. Pendant que les plus désespérés secouent les grilles fermées des gares parisiennes, d'autres s'engagent sur les routes encombrées où ils avancent à pas de tortue sans savoir encore ce qui les attend : pannes d'essence, pénurie de vivres et de chambres, bombardements, femmes qui accouchent dans des fossés, pillages et vols éhontés.

Prenons Charles Langelet, amateur d'art raffiné dont « le mode d'existence était fait de beautés [...] qui finissaient par créer un climat particulier, doux, lumineux, le seul enfin qui fût digne d'un homme civilisé, songeait-il », et qui n'hésite pas à voler les bidons d'essence d'un jeune couple épuisé sur la route de l'exode : il leur offre perfidement de surveiller leur voiture afin, prétend-il, de les laisser enfin dormir... Prenons encore l'écrivain Gabriel Corte, en fuite avec sa maîtresse et tremblant de peur. Coincé dans un embouteillage et se sentant observé par les passagers voisins, il frissonne : « *Quelle laidetude, murmura-t-il, quels hideux visages!* » On le voit, l'homme est délicat. Mais convaincu que sa notoriété lui vaudra des égards, ce en quoi il a raison : un ami hôtelier lui prépare un panier de mets fins — alors qu'il n'y a plus rien à manger nulle part! — et le lui remet à la dérochée dans la nuit sombre. Surgit de l'ombre un homme qui le lui arrache pour faire manger sa femme au bord de l'épuisement. Au terme de son voyage, chancelant de fatigue dans le hall du *Grand Hôtel* de Vichy, Corte se sent renaître dans le cocon d'un confort oublié et s'épanouit d'aise en retrouvant des figures de son monde : académicien, ancien ministre, grand industriel,

auteur dramatique en vue. Certains « *recensaient en hâte, dans leur esprit, toutes les pages qu'ils avaient écrites, tous les discours qu'ils avaient prononcés, qui pourraient servir auprès du nouveau régime (et comme ils avaient tous plus ou moins déploré que la France perdit le sens de la grandeur, du risque et ne fit plus d'enfants, ils étaient tranquilles de ce côté)* ».

Rayon de lumière dans la nuit de l'exode, le couple formé par Jeanne et Maurice Michaud apporte une note apaisante dans la fureur générale. Humbles employés de banque, ils sont sommés par leur patron, M. Corbin, de se rendre à la succursale de Tours où ils ne parviendront jamais, une explosion ayant détruit la voie ferrée. Découragés, ils rentrent à Paris pour trouver une lettre immonde de Corbin qui les accuse d'« *abandon de poste* » et les congédie proprement. Irène Némirovsky fera réapparaître dans « *Dolce* » ce couple tendre et généreux, comme si elle avait besoin de croire que la bonté, le désintéressement et la dignité existaient encore dans ce monde en folie.

« *Tempête en juin* » se clôt sur l'hiver 40-41, l'hiver terrible qui s'étendit par une malice du sort de novembre à avril sur la France privée de chauffage : « *Il n'y aura pas de printemps cette année, soupiraient les femmes en voyant passer février puis le début de mars sans que la température s'adoucit. La neige avait disparu, mais la terre était grise, dure, sonore comme le fer. Les pommes de terre gelaient. Les bêtes n'avaient plus de fourrage, elles auraient dû déjà chercher leur nourriture dehors, mais pas un brin d'herbe n'apparaissait.* »

## Andante

Dans l'annexe de *Suite française*, qui regroupe les notes personnelles de l'auteure, le lecteur assiste à la construction de l'œuvre : « *Je crois que (résultat pratique) Dolce doit être court. En effet, vis-à-vis des 80 pages de Tempête, Dolce en aura probablement une soixantaine. [...] c'est comme la musique où on entend parfois l'orchestre, parfois le violon seul.* » Et plus loin, elle écrit : « *Il ne faut que 4 mouvements* ». L'*allegro* des trente et une séquences de « *Tempête en juin* » laissent place à un *andante* au mouvement ample et lent dans « *Dolce* », qui en comporte vingt-deux.

Némirovsky nous ouvre la porte d'une maison cossue dans un petit village français où vivent une vieille dame dont le fils est prisonnier de guerre<sup>1</sup> et sa belle-fille Lucile Angellier. L'activité bat son plein car il s'agit de préparer la maison en vue de l'arrivée d'un soldat allemand qui y a réquisitionné une chambre, de dissimuler les papiers de famille et les livres, tout ce qui avait été « *donné par une main française* », regardé « *par des yeux français* », touché « *par des plumeaux de France* ». On ne laisse que le strict nécessaire — et on ferme le piano à clef ! Cependant, le village subit le joug : les paysans se détournent devant la file d'uniformes verts, le garde champêtre colle des affiches — *Verboten-Interdit* — sur les édifices publics, les

femmes épient l'occupant, pleines de suspicion, et les commerçants par l'argent alléchés n'hésitent pas à refiler à l'ennemi des vivres avariés : « *cela leur faisait plaisir de les rouler.* » L'ironie cinglante d'Irène Némirovsky vise particulièrement un des personnages clés de « *Dolce* », épouse du maire et grande traîtresse devant l'Éternel : « *La vicomtesse de Montmort souffrait d'insomnies; elle avait l'esprit cosmique; tous les grands problèmes de l'heure trouvaient en son âme un écho. Quand elle pensait à l'avenir de la race blanche, aux relations franco-allemandes, au péril franc-maçon et au communisme, le sommeil la fuyait.* » Cette sainte personne sera pourtant la délatrice d'un forfait commis par un paysan voisin, une trahison qui aura des répercussions insoupçonnées sur le destin de Lucile Angellier et du lieutenant allemand qui loge chez elle.

Dans la maison des deux femmes Angellier, les relations s'établissent précautionneusement avec le lieutenant qui y occupe une chambre, Bruno von Falk. Si la vieille M<sup>me</sup> Angellier affiche résolument son hostilité profonde à l'endroit de l'occupant, la douce Lucile s'interroge : « *Un monde de pensées traversa en une seconde [son] esprit : C'est peut-être lui, se dit-elle, qui a fait Gaston [son mari] prisonnier?* » « *Elle ne pouvait cesser de regarder cette main grande et fine, aux longs doigts (elle l'imaginait tenant un lourd revolver noir, ou une mitrailleuse ou une grenade, n'importe quelle arme qui dispense la mort avec indifférence), elle contemplait cet uniforme vert [...] Oh, mon Dieu, c'était cela la guerre... Un soldat ennemi ne semblait jamais seul — un être humain vis-à-vis d'un autre — mais suivi, pressé de toutes parts par un peuple innombrable de fantômes, ceux des absents et des morts.* »

La relation amoureuse, timide et respectueuse, qui se noue entre Lucile et le lieutenant constitue la partie lumineuse de « *Dolce* ». Le lent mouvement du désir qui naît en eux est amené avec tendresse et compassion par Irène Némirovsky qui met dans la bouche de l'Allemand son propre rêve de réconciliation entre les deux peuples ennemis : « *Madame, après la guerre, je reviendrai. Tous nos démêlés seront vieux... oubliés... au moins pour quinze ans. Je sonnerai un soir à la porte. Vous m'ouvrirez et vous ne me reconnaîtrez pas, car je serai en vêtements civils. Alors, je dirai : mais je suis l'officier allemand, vous rappelez-vous? C'est la paix maintenant, le bonheur, la liberté. Je vous enlève. Tenez, nous partons ensemble.* » Avec quel bonheur Lucile ne le suivrait-elle pas alors ! Elle l'aime, elle n'a jamais aimé son mari prisonnier : pourquoi son élan est-il entravé par cette guerre ? Au moment où l'on pressent que Lucile ne saura plus résister à son désir, un événement tragique survient : un paysan voisin, dénoncé par les bons soins de la vicomtesse de Montmort pour avoir caché un fusil, vient de tuer un soldat allemand. Les routes sont bloquées et il est en danger : on demande à Lucile de le cacher. Lucile, hébergeant un fugitif alors qu'un lieutenant allemand

mange et dort chez elle ! Lucile mettant sa belle-mère dans le secret, toutes deux désormais complices ! Lucile, donc, incapable de donner libre cours au mouvement amoureux qui la porte vers Bruno von Falk. Le monde vient de basculer ; la guerre entre brutalement dans l'univers de la jeune femme : « *Étranger ! Ennemi, malgré tout et pour toujours ennemi avec son uniforme vert, avec ses beaux cheveux d'un blond qui n'était pas d'ici [...]* » Il y a une vie à sauver, celle du paysan menacé d'être abattu par les patrouilles allemandes, et devant cette nécessité, Lucile n'hésite pas à demander au lieutenant un permis de circuler et un bon d'essence, lui mentant sciemment sur la raison de ce déplacement à Paris, à Paris où, le lecteur le sait déjà, le fugitif et Lucile seront chaleureusement accueillis par Jeanne et Maurice Michaud, le couple si attachant de « *Tempête en juin* ».

## Finale

Le peintre impressionniste qui retouche sa toile à tout petits coups de pinceau ; le cinéaste qui organise les séquences de son film ; le musicien qui orchestre sa symphonie : ce sont des images que, d'entrée de jeu, *Suite française* évoque. En parcourant les notes manuscrites regroupées dans l'annexe de l'ouvrage, voilà que le lecteur réalise que l'analogie avec le cinéma et la musique avait été voulue par Némirovsky : « *En attendant la forme... c'est plutôt le rythme que je devrais dire : le rythme au sens cinématographique... relations des parties entre elles. La Tempête. Dolce, douceur et tragédie [...] L'important — les relations entre différentes parties de l'œuvre. Si je connaissais mieux la musique, je suppose que cela pourrait m'aider.* » On pense le cœur serré à ce que serait devenue cette femme à la voix unique qui savait si bien allier la compassion et l'empathie à de magistrales descriptions réalistes. Ni jugement ni condamnation, seulement une lucidité sans complaisance : « *On sait bien que l'être humain est complexe, divisé, à surprises, mais il faut un temps de guerre ou de grands bouleversements pour le voir. C'est le plus passionnant et le plus terrible spectacle [...] ; le plus terrible parce qu'il est le plus vrai ; on ne peut se flatter de connaître la mer sans l'avoir vue dans la tempête comme dans le calme.* »

Il est rare qu'en refermant un livre on ait aussitôt le goût de le rouvrir. Mais une telle justesse de ton, un tel humour dans la noirceur, tant de fines nuances saisies par la plume d'Irène Némirovsky nous ramènent irrésistiblement à cette œuvre. La symphonie, ici, ne compte que deux mouvements, mais elle nous ouvre la porte sur les autres ouvrages de cette grande écrivaine : pas moins de dix-huit titres, pour la plupart réédités assez récemment.

Louise Nepveu

1. Dans la préface de Myriam Anissimov, Lucile est présentée comme « *une jeune veuve* ». On s'étonne que l'éditeur n'ait pas relevé cette erreur.